

Ses cheveux roidis se dressaient sur la tête.

Je suis perdu, murmurait-il, et il ajoutait aussitôt :

Dieu, sauvez-moi !

Les voix se turent. Il parut à Claude que les deux interlocuteurs s'éloignaient.

Ils vont me laisser mourir de faim, se dit-il.

Il commençait à éprouver des douleurs insupportables.

De temps en temps il sentait sa tête saisie d'un étourdissement extrêmement pénible ; puis la connaissance lui revenait, et avec elle toutes ses terreurs.

Une des plus vives, le croira-t-on ! était la crainte de mourir sans confession.

Claude Chopin était un bon chrétien.

Il se rappelait ce que sa mère lui avait enseigné, ce que plus tard il avait entendu quand, avant de faire sa première communion, il avait suivi le catéchisme.

S'il mourrait sans se confesser, il serait damné et pour l'éternité.

Il se souvenait qu'un soir il avait entendu un capucin prêcher dans la cathédrale de Soissons.

Le capucin avait prêché sur la mort, et sur l'enfer.

Claude se rappelait comme s'il les eût entendues la veille, toutes les paroles du sermon.

C'est horrible ! se disait-il, je suis perdu en ce monde et à jamais.

Le malheureux n'avait pas encore vu de si près la mort et ses conséquences.

L'idée de mourir sans confession terrifiait l'âme religieuse du jeune ouvrier.

Sa pensée suivant les mêmes voies, il vint à se rappeler un autre souvenir.

C'était quelques mois auparavant ; un clair dimanche de printemps.

Le soleil jouait dans les grands vitraux rouges de la cathédrale.

Cette fois là encore un capucin avait prêché.

Il avait dit que Dieu était si bon, qu'il n'abandonnait jamais ceux qui avaient recours à lui.

Cette parole jetée dans l'âme de Claude y était demeurée comme la pierre que les enfants jettent dans le torrent y demeure converti jusqu'au jour où l'eau vient à baisser.

L'idée de la bonté de Dieu et le sou-

venir de toutes les belles choses que le capucin avait dites sur ce sujet revinrent en même temps à la mémoire de Claude.

Mon Dieu ! mon Dieu ! tenez votre promesse.

Soyez bon, et sauvez-moi, s'écria Claude avec une insistance singulière d'espérance, et de foi.

L'effet de cette prière l'exalta un moment, puis pour la seconde fois il tomba sans connaissance.

Il pensa que cette défaillance était la dernière et qu'il ne se réveillerait plus ;

(A continuer.)

LES

SABOTIERS DE LA FORET-NOIRE.

III

LA MARANNELÉ.

(Suite.)

La veuve Wendel était une femme de cinquante ans environ, dont le costume ne ressemblait pas à celui des autres femmes du pays. Sa robe de serge brune, ample et longue, était serrée à la taille par une grosse ganse de laine ; elle répudiait tout autre vêtement ; elle n'avait d'autre coiffure, même pendant l'hiver, que son abondante et rude chevelure noire, qui commençait à s'argenter vers les tempes, et qu'elle portait tordue en arrière. Son teint brun, ses sourcils fortement accusés, sa paupière bistrée, son nez étroit et busqué, ses lèvres minces et plissées par les coins, donnaient à sa physionomie une ressemblance malheureuse avec le type des femmes de Bohême.

Fille de l'ancien maître d'école de Nordstetten, plus instruite que ne l'étaient les gens de campagnes à cette époque, elle partageait néanmoins un grand nombre de leurs superstitions ; elle croyait aveuglément à *l'oneïromancie* ou l'explication des songes, ainsi qu'à la *lucanthropie* ou la transformation des hommes en loups. Dans les nuits pâles de l'hiver, au clair de lune sinistre de minuit, n'avait-elle pas entendu les loups hurler son nom en bondissant sur la neige, au moment où elle se réveil-